

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 125 (2022)

Artikel: Deux jours d'automne
Autor: Gsell, José
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1077320>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Deux jours d'automne

Dans la roulotte, il fait onze degrés, c'est la limite de la période où je décide de chauffer. J'éprouve un certain suspens, car c'est un des premiers jours des récoltes d'automne. Je bois un café premier prix tiré du Bodum et je mange la dernière tranche de ma pizza maison d'hier, très pimentée.

On viendra me chercher aux aurores. J'entends moins d'oiseaux que durant l'été; normalement, l'approche du soleil est annoncée par une infinité de moineaux, de merles, rouges-gorges et mésanges charbonnières et d'étourneaux. Mais là, ce sont quelques piailllements timides, quelques demandes à ma compagne qui dort encore pour qu'elle remplisse sa mangeoire de graines. Aujourd'hui, c'est la cueillette des patates. Lorsque je monte dans la voiture, n'ayant pas le ventre assez plein, je demande au conducteur, mon oncle, de s'arrêter quelque part pour que je puisse acheter des calories. Nous quittons le Seeland pour le Jura bernois, il fait un détour aux Reussilles pour passer à la boulangerie. Trois croissants et un cacao d'un demi-litre. Nous redescendons à Tramelan, c'est là que se trouve notre énorme jardin — un peu moins d'un hectare — cultivé à la main. Suspens, déception probable, cette année, la grêle de l'été a été suivie d'un orage gigantesque et d'une inondation qui, en plus de ruiner le jardin, a traversé la maison située à côté, celle de mon grand-père de 91 ans. Les légumes sont en lambeaux, même les poireaux, normalement résistants, sont misérablement malingres, certains mangeables, d'autres laissés pour les récolter après l'hiver. Les choux n'ont rien donné, quelques petites têtes justes grosses comme un poing qui feront de petites soupes. Cette année, seuls les haricots auront bien donné, plantés après les intempéries. Les oignons noyés sont à peine sortis de terre.

Après ces constats consternants, nous allons chercher des outils, une sorte de bêche retournée qui permet de piocher devant les lignes de pommes de terre, pour les déterrer sans trop les blesser. Nous commençons à creuser, l'année est dépitante, les patates ne sont bonnes qu'à faire de la raclette. Aujourd'hui, nous gardons même les topinambours, vu la maigre quantité qui s'annonce. Heureusement, une bonne grillade de saucisse de porc accompagnée de salade des dernières tomates des jardins du bas, du Seeland, atténue la déception, une

bouteille de vin neuchâtelois remet un peu de courage dans la tâche. Il ne faut pas négliger ce tendre soleil, probablement un des derniers de l'année qui chauffe la surface de la peau. Tantôt, les vents frais, le gel au pays de crêtes et le brouillard du pays des lacs, en attente des neiges, mouillées puis persistantes.

Après la journée éreintante à retourner la terre, nous récoltons une centaine de kilos, étalés sur une bâche pour qu'elles puissent sécher, nous remisons les outils. L'année était pourrie, ça arrive, qu'on se dit, crottés par la terre et épuisés par le labeur. Mon oncle est assis à l'ombre, l'ouvrage lui a refilé tellement de courbatures qu'il faut l'aider à se relever. Une pluie fine commence à tomber, c'est l'heure.

Arrivé à la maison, vanné, je cuisine avec les quelques ridicules légumes qui semblent prêts à pourrir. Ma fille d'une année tire la tronche devant son assiette, heureusement, les patates sautées sont à son goût, puis un bon biberon de lait. Lorsque la petite s'endort, nous faisons des gnocchis à congeler pour utiliser les pommes de terre amochées. L'an passé, nous avions presque dix kilos de ces précieuses réserves, mais aujourd'hui, c'est juste si ça vaut le coup de salir une terrine pour les faire. Nous repensons aux nombreux jours de travail, aux centaines de francs de plantons achetés en plus de ceux que nous avons faits nous-mêmes. Des efforts ruinés. Ma compagne est aussi affligée que moi devant le résultat. Les aléas climatiques extrêmes se font nombreux. Heureusement que nous ne comptons pas uniquement sur nos propres productions, me dis-je avant de m'en aller dormir dans ma propre roulotte, car le réveil du lendemain sonne très tôt.

Deuxième jour

Le café sort du Bodum, sept degrés dans mon chariot, dehors une brume à couper à la hache. 4 h 54, une telle heure pour boire son premier café est déjà une petite victoire en soi. C'est si beau que j'en oublierais la récolte d'hier, cette débâcle. Je vérifie mon sac, il contient beaucoup de matériel, des tonnes d'objets utiles. D'abord, un porte-document administratif étanche, des sacs de congélation tout aussi imperméables, un couteau, plusieurs types de munitions, une couche

chaude, de la nourriture, des boissons, des services, une tasse, de quoi allumer du feu, des guêtres. Je graisse mes chaussures.

Dix minutes après, la gare, ses corps endoloris par la saison, ses regards curieux sur mon accoutrement et l'étui de mon fusil, il est assez clair que je suis un olibrius qui se rend à la chasse en transport public.

Dans la gare de ville, encore un café, le train suivant partira dans dix minutes. J'attends, une fois de plus dans les regards curieux, quelques fêtards boivent une dernière bière en attendant le convoi vers le lit. J'ai une poussée d'adrénaline en songeant à la journée, je désire, non pas tirer pour tirer, mais faire bien, soit tuer, soit me retenir. Évidemment, si c'est possible, ramener de la nourriture. Aujourd'hui, je suis invité dans le canton du Jura. Le convoi me mène jusqu'à la vallée de Delémont. Le soleil ne perce pas encore dans le brouillard. À peine sorties du train, mes narines se collent, le froid s'installe, je vois la voiture d'un ami arriver, on se serre le coude, pandémie oblige, une bonne odeur de chien embaume l'habacle, comme dans de nombreuses voitures de chasseurs. La direction est celle des Franches-Montagnes, les sapins se dessinent dans le paysage fantomatique de pâturages boisés qui frissonnent. Nous sortons de la voiture et le sol craque par endroits. Le chien bat de la queue dès qu'il sent une trace de gibier. Mon ami m'indique un endroit où me placer, je m'y rends sans plus attendre. C'est toujours là que l'adrénaline est plus difficile à gérer. Lorsqu'il ne se passe rien, mais qu'il faut être prêt à ces deux ou trois secondes déterminantes. Le temps s'étale suffisamment pour que mes mains soient endolories, je passe le fusil d'une à l'autre, l'oreille tendue. Soudain un aboiement, le chien a flairé une piste, puis l'aboiement se répète, devient linéaire et s'approche. Souvent, les chevreuils ont une bonne avance sur le meilleur ami de l'homme. Je me concentre, car l'action peut se présenter à chaque instant. Poussée d'adrénaline massive, des feuilles écrasées, un bruit de course, je fais le vide. Les bruits sont massifs, il y a beaucoup de gibier qui vient sur moi, mais je n'ai le droit que de tirer sur un mâle. Premier animal, une femelle, second et ainsi de suite jusqu'à en observer sept qui passent trop loin. Je suis déçu, prends une grande bouffée d'air glacial. Mais j'entends des pas plus lents, peut-être le mâle, juste à portée, il n'a plus de bois, j'observe et vois à peine les moignons sur sa tête. Reste une seconde avant qu'il ne soit caché par une haie. Je lève l'arme et fais feu. Je ne sais pas s'il est touché, il a disparu. Je souffle, j'ai un peu peur. Mon ami arrive. Le chien devant lui reprend la course, puis s'arrête derrière la haie, j'avance prudemment, peut-être faudra-t-il que je donne un coup de grâce à l'animal. J'avance

et je vois le chien couché sur le brocard. Soulagement et fierté. On vide la bête, le chien reçoit son dû. Je me réjouis déjà de cuisiner du foie ce soir. Je recevrai même la moitié de la bête, dans quelques jours.

Après un bon repas au bord du feu, nous sommes réchauffés et remballons nos affaires.

L'après-midi, le brouillard s'est levé. Nous chassons différemment, avec un autre chien, un autre gibier. La bécasse est un oiseau compliqué à débusquer. On le cherche pendant des heures, pour généralement entendre ses ailes émettre un flap-flap caractéristique, parfois on le voit déjà trop loin. La plupart du temps, on le trouve dans des endroits où la végétation est dense, il vole à la vitesse de l'éclair pour disparaître derrière la cime des grands sapins.

Le chien, lui, court avec une clochette, tant qu'il court, c'est qu'il cherche, si la clochette se tait, c'est qu'il a repéré un oiseau, qu'il le regarde dans les yeux, sorte d'hypnose qui empêche le volatile de s'envoler. Le chien attend, lorsque nous arrivons vers lui, il essaie de saisir la bécasse qui s'envole. Le chien n'attrape jamais l'oiseau et la déontologie veut qu'on ne tire la proie que si elle est en vol. Si vous n'arrivez jamais à saisir un oiseau, votre chien va se lasser, trouver son travail absurde. Les enjeux de chaque partie de chasse sont donc nombreux.

Nous étions en bordure d'un marécage, le chien était très excité. Il courait en tous sens, nous le suivions à bons pas et j'étais très content d'avoir des guêtres pour traverser les ronces, j'avais des aiguilles de sapin dans le cou et même une qui me chatouillait l'intérieur de l'oreille lorsque la cloche s'est tue. Nous avons avancé jusqu'à voir que notre brave limier était seulement en train de faire ses besoins. Un peu déçus, nous avons attendu qu'il reprenne le travail et soudain, les cercles concentriques qu'il faisait se sont resserrés autour d'un buisson de myrtilles. Il piffait quelque chose, mais ne s'arrêtait pas. Peu après, il a repris sa course, j'ai avancé vers les buissons, rien. Puis après deux pas supplémentaires flap-flap. L'oiseau s'est envolé et je suis juste resté coi. Mon collègue a fait « nom de diou » avec un sourire lassé, un peu agacé par l'impatience de son chien déjà reparti. Plus loin, le chien est à l'arrêt, nous avançons avec prudence vers notre compagnon à poil. Cette fois, tout se passe mieux pour nous, on voit l'oiseau décoller, mon collègue décoche un coup de feu juste au moment où le volatile décrit

une courbe, raté, il a sauvé sa peau. Je regarde ma montre, voilà déjà trois heures que nous chassons des oiseaux fantômes. Peu après, nous voilà aux abords d'une lisière, nous voyons le chien arrêté, malheureusement bien loin de nous et ce gredin impatient lève l'oiseau sans nous attendre. Par chance, il décolle dans notre direction. Impossible pour moi de tirer, mon ami étant entre moi et l'oiseau. Le collègue tire ses deux coups, ratés, ce qui fait virer l'animal de bord, je lâche un coup, on voit quelques plumes voler. Peu après, le chien ramène fièrement l'oiseau. La lumière tombe déjà, il est l'heure de rentrer.

Quelques jours plus tard, je déguste la première bécasse de ma vie et j'avoue, lorsque vous en mangez, le souvenir du poulet s'apparente à celui d'une baguette de chez Aldi vieille de trois jours.

J'arrive à la fin de mes histoires, avec pour conclusion qu'il est bon d'avoir des nourritures qui ont des histoires, je préfère, ça a franchement plus de goût. Et heureusement que les années où le jardin est maigre, quelques chevreuils et poissons remplissent les réserves.